

L' épreuve

La grille était restée entrouverte. Rouillée, tombant presque en poussière. Tout ce que m'avait raconté Minna me revenait en mémoire. J'avais douze ans alors, j'écoutais en tremblant ses histoires terrifiantes ; mais malgré ma peur,- que je cachais du mieux que je pouvais -, je n'aurais laissé ma place à personne. C'est peut-être pour retrouver Minna après toutes ces années que, sans vraiment réfléchir, je me suis glissé dans l'entrebâillement. Devant moi s'amorçait une longue avenue, et je distinguais dans la brume du matin, les contours indéfinis du manoir que ses récits d'autrefois évoquaient invariablement...

J'avais erré dans les ruelles du village pendant près de deux heures, avant d'oser finalement m'aventurer en ces lieux. J'avais marché longtemps, pendant d'infinites minutes dans la fraîcheur de l'hiver. Je reconnaissais tellement de choses, ici... L'enseigne d'un hôtel délabré, la vitrine d'un petit magasin, parfois même un simple linge suspendu à la fenêtre d'un étage : tout m'était familier.

Mais je ne pouvais m'empêcher de ressentir ce fort pincement au cœur, celui que tant d'hommes connaissent, et qui vous fait comprendre que si tout semble identique, rien ne sera jamais plus comme avant.

A tous ces tableaux vivants de mon enfance, une couleur essentielle manquait cruellement. Ma sœur, Minna. A elle seule, elle n'était ni plus ni moins qu'une teinte joyeuse et mystérieuse égayant la grande toile qu'aurait pu être notre vie. Je me souvenais de tous ces instants passés avec elle, lorsqu'elle me faisait rire, me réconfortait, ou me terrifiait. Elle était d'une légèreté sans bornes, et l'imaginer sourire, s'amuser de la peur qu'elle me transmettait à l'époque, m'avait permis de conserver intacte l'admiration que je lui avais portée durant tant d'années. Je rêvais d'acquérir un jour ce courage dont elle faisait preuve, cette force qui lui faisait garder la tête haute alors que, mois après mois, son état de santé se dégradait dangereusement.

C'était peu après son vingtième anniversaire, et alors que je n'avais que quatorze ans, qu'elle nous avait quitté. Et nul n'aurait pu dire si elle avait souffert, tant elle avait dissimulé ses maux et étouffé ses pleurs.

Et si j'étais aujourd'hui de retour dans mon village natal après tant d'années, c'était dans l'espoir de guérir notre propre mère, mourante depuis quelques mois. Trop jeune, je n'avais rien pu faire pour sauver ma sœur. A présent adulte et devenu médecin, j'espérais mon intervention salutaire. Jusqu'à présent mes efforts s'étaient montrés vains et je ne dormais plus beaucoup, depuis quelques jours.

L'odeur âcre et l'ambiance pesante qui régnait dans notre petite maison ne me permettaient pas d'envisager le moindre instant de répit. J'avais donc préféré l'errance, pour cette nuit.

Mais l'aube s'élevait doucement, traînant derrière elle une brume opaque, tandis que j'arrivais au détour d'un bien triste chemin. S'étirait devant moi une fine route de terre bordée d'arbustes maigres, comme recroquevillés sur eux-mêmes dans l'espoir de résister au froid hivernal. Endormis dans l'immobilité du matin, quelques arbres alentours se dressaient comme autant d'épouvantails. C'était d'un pas hésitant que j'avais emprunté le chemin, m'éloignant peu à peu du village.

J'étais à présent seul dans le silence de cet immense jardin, forme parmi les formes, mon corps tout entier estompé par la brume environnante. Loin devant moi, perché au bout de l'allée, apparaissait vaguement la façade du manoir.

Sous mes pieds, le sol gelé craquait sans cesse, et le moindre bruit me semblait assourdissant. Quelque part, j'entendais presque résonner la voix de ma sœur. Son ton glacial me fit trembler tant son souvenir m'était douloureux. Du fond de mon enfance remontaient des phrases, des images, des sensations qui me rendaient le lieu familier.

Minna m'avait longuement parlé de ce jardin. Elle m'avait confié un soir, devant le feu tremblant de la cheminée, que les arbres y étaient morts tout au long de l'année. On racontait même, dans le village, qu'ils étaient tout ce qui demeurait des visiteurs indésirables ayant osé s'aventurer dans l'enceinte de la lugubre bâtisse. Les corps des adultes, desséchés, s'étaient changés en arbres, et ceux des enfants étaient devenus arbustes.

D'une démarche prudente, je remontais l'allée en scrutant attentivement les alentours. Autour de moi, les ombres des branches s'étiraient vers le ciel. Je ne pouvais m'empêcher d'imaginer ces pauvres hommes, victimes d'une quelconque malédiction, sentant leurs membres se raidir

et leur peau se couvrir d'une écorce rugueuse. Je les voyais se débattre, submergés par la peur, et étirer leurs bras vers le ciel dans l'espoir d'un ultime secours.

La voix de Minna s'était faite plus présente encore. Autour de moi, la brume se rassemblait pour reconstituer les murs froids de notre chambre. Sur une commode en face de mon lit, une ancienne lampe à huile répandait timidement sa lumière.

Minna, vêtue d'une chemise de nuit des plus modestes, était assise au bord de mon matelas tandis que je me blottissais dans les draps. Ce soir-là, elle m'avait conté le destin cruel d'un chien égaré, abandonné par son maître.

Le pauvre animal, affamé, avait erré près du village durant d'interminables heures, avant d'atteindre la grille donnant sur le jardin du manoir. Il avait alors aperçu, au loin, une lumière vacillante éclairant une des fenêtres du rez-de-chaussée. Aussitôt, une alléchante odeur de viande grillée lui était parvenue, et il n'avait pas tardé à bondir par-dessus la grille. On racontait alors que la brume s'était épaisse, effaçant toute trace de lumière, et qu'un vent grondant avait dissipé la bonne odeur de nourriture.

Perdue dans le jardin, la bête avait finalement succombé à la famine. Et Minna de me confier qu'elle avait vu un matin, entre les barreaux de la grille, une forme abstraite et haute comme un chien arpenter le jardin en gémissant.

J'étais arrivé à mi-chemin et la façade du manoir se découvrait peu à peu. La plupart des fenêtres étaient closes, et une bonne partie des volets n'étaient plus qu'un entrelacs de planches brisées. Une importante étendue de lierre avait partiellement dévoré l'avant du bâtiment. Au rez-de-chaussée, seule une fenêtre était totalement visible, volets presque intacts encadrant des vitres sales et poussiéreuses.

A ma droite, un bruissement furtif était venu perturber le rythme régulier de mes pas. Dans la brume, l'espace confiné de notre chambre se dessinait de nouveau.

« Minna, penses-tu que le chien soit toujours là-bas ? »

Un sourire délicat s'était dessiné sur son visage, contrastant avec l'extrême fatigue qui se lisait alors dans son regard.

« Quand un être meurt dans la souffrance, son esprit demeure. Ce pauvre animal a été trompé, il est maintenant prisonnier du manoir.

— Mais s'il a juste faim, peut-être qu'on devrait le nourrir pour qu'il puisse partir, tu ne crois pas ? »

Etrangement, je ne me souvenais plus de la réponse que Minna m'avait donnée. Je la voyais seulement se lever et se glisser dans son lit sans dire un mot.

A ma gauche cette fois-ci, un second bruissement suspect transperça le silence. Jetant un rapide coup d'œil entre les arbres, je distinguais au loin une forme figée dans la brume.

Je m'étais arrêté pour l'observer, à l'affût du moindre mouvement. Mais la chose restait parfaitement immobile.

La voix de Minna revenait une nouvelle fois du fond de ma mémoire, dressant tout autour de moi un nouveau tableau. Nous étions sur un petit sentier, fort agréable, nous promenant tous deux dans la chaleur de l'été. Ce jour-là, elle avait évoqué l'existence d'une fontaine, à l'écart de l'allée principale. Dans le village, l'histoire était connue de longue date.

Tout le monde se souvenait de ce groupe de cinq adolescents, qui revenaient d'une longue marche estivale. Ils étaient tous assoiffés, ayant longuement marché sous un soleil de plomb.

Ils passaient près de la cours du manoir lorsque l'un d'eux avait aperçu du coin de l'œil une magnifique fontaine. L'eau qui en jaillissait était étonnamment claire.

Attiré par le clapotis paisible qui leur parvenait, le groupe avait poussé la grille et s'était aventuré dans le jardin. Ignorant les arbres morts qui les entouraient, ils avaient traversé la propriété jusqu'à atteindre la petite fontaine.

A leur arrivée, l'eau qu'elle contenait se révélait plus claire encore que ce qu'ils avaient pu en voir depuis le sentier. Le plus jeune avait été le premier à plonger sa main dans la vasque, sous le regard de ses compagnons. Il avait porté l'eau à sa bouche et l'avait bu tout d'abord prudemment, puis avec avidité. Elle était d'une fraîcheur remarquable malgré la chaleur environnante, et ses amis n'avaient pas hésité plus longtemps à l'imiter.

Ils avaient alors bu l'eau de la fontaine, mais tandis qu'ils tentaient d'étancher leur soif, une chose étrange se produisait. Leur corps se fatiguait de plus en plus, et ils n'avaient bientôt plus eu la force de porter l'eau à leur bouche.

L'un d'eux avait finalement plongé la tête la première dans le flot pour continuer à boire, et ses camarades avaient immédiatement fait de même. On racontait alors que chacun d'eux avait été absorbé par la fontaine, les uns après les autres, et qu'au lieu de boire de son eau, ils avaient été bus par elle.

Depuis ce jour-là, les villageois avaient pu constater que l'ornementation de la fontaine avait grandi, s'était développée en prenant peu à peu forme humaine. Comme une statue inachevée elle attendait toujours, au cœur du jardin, qu'un dernier visiteur ose boire de son eau.

Revenant à moi, j'avais alors constaté que mes pas s'étaient détournés, quittant l'allée centrale pour me mener jusqu'à la fontaine. Au cœur de la brume, la forme qui m'était apparue plus tôt se précisait lentement. Je constatais avec stupéfaction qu'elle rappelait étrangement une forme humaine, plutôt féminine, comme l'œuvre d'un sculpteur amateur qui aurait abandonné son travail avant de l'achever.

Ayant contourné le petit édifice pour apprécier la sculpture sous un angle différent, celle-ci m'apparaissait désormais comme une danseuse figée en plein mouvement. Baissant les yeux vers le sol, je trouvais devant moi une vasque remplie d'une eau de pluie sale, presque croupie, dans laquelle un tas de feuilles mortes se décomposait lentement. Je pouvais presque voir ces pauvres adolescents penchés au-dessus de l'eau. Une chose était certaine, plus personne à présent ne boirait de cette boue nauséabonde.

La brume, loin de se dissiper, stagnait toujours autour de moi. La lumière du jour teintait de jaune l'atmosphère froide des lieux. Le silence, quand à lui, avait laissé place à une rumeur grondante, un vent léger mais glacial.

Un peu plus loin, sur le côté du bâtiment, étaient amassés une multitude d'objets en tout genre. Quittant la fontaine pour m'approcher du désordre, je remarquais qu'une bonne partie de celui-ci se résumait à des outils rouillés et des vestiges de meubles brisés. Parmi eux, les restes d'un lit d'enfant tombaient en poussière. Et au milieu de ces débris, de vieux morceaux de chiffons entouraient une tête de poupée en porcelaine, brisée et couverte de terre. Son regard vide semblait fixé sur moi, comme s'il me sondait en silence.

Je m'étais alors surpris à patienter, fixant à mon tour cette petite tête envoûtante, attendant peut-être qu'elle rende son jugement. Mais Minna n'était pas loin. Je la voyais cette fois-ci réellement, vêtue de son éternelle chemise de nuit. D'un blanc immaculé, presque lumineuse, sa silhouette m'était apparue brusquement, comme sortie du tronc d'un arbre. Elle s'était approchée sans me regarder, examinant scrupuleusement les décombres, avant de s'arrêter à mon côté.

Grandement perturbé par cette apparition, j'avais longuement fermé les yeux, pressant les deux mains avec force sur mes orbites. Quelques secondes plus tard, Minna n'était bien sûr plus là. La fatigue me jouait des tours bien étranges, sans aucun doute amplifiés par l'angoisse presque palpable qui m'envahissait.

Je n'avais cependant pas eu besoin d'entendre sa voix pour me remémorer cette histoire. Je m'en souvenais précisément, car elle avait longtemps hanté mes pensées, après même la mort de Minna.

Ce berceau brisé datait de l'époque où le manoir était encore habité. Y résidait une importante famille de la région. Leur richesse était un mystère pour les habitants du village, et personne n'avait jamais réellement su par quels moyens ils avaient pu s'enrichir de la sorte. Des rumeurs douteuses circulaient à l'époque, mentionnant la plupart du temps une quelconque spoliation d'héritage.

Mais si les conditions de leur arrivée dans le manoir demeuraient mal connues, celles de leur disparition l'étaient plus encore. Personne n'avait pu certifier, à l'époque, que les membres de la famille étaient réellement décédés. Ils avaient tout simplement disparu, laissant derrière eux un mobilier parfaitement intact, sans le moindre indice.

Beaucoup de villageois avaient fouillé la bâtie de fond en comble, jetant par les fenêtres tout ce qui restait des affaires de la famille. On avait par la suite raconté durant des années que chaque soir, à la nuit tombée, provenait du manoir un vacarme incessant, ponctué de cris terribles et quelques fois même de rires d'enfants. De nombreux promeneurs nocturnes avaient également fait état de lumières vives éclairant les fenêtres du deuxième étage. Mais cette histoire était aujourd'hui pratiquement tombée dans l'oubli, et personne n'avait plus confirmé ces faits.

Sur le sol, les restes de la poupée de porcelaine semblaient plus que jamais attendre quelque chose de moi. Je l'avais alors sortie des débris du lit, maintenant délicatement la petite tête au milieu des tissus déchirés.

« Minna, pourquoi les enfants de la maison sont-ils tristes à ton avis ?

_ Je ne sais pas. Mais si tu veux réellement en connaître la raison, rien ne t'empêche d'aller voir par toi-même.

_ C'est impossible !

_ Pourquoi donc ?

_ Je... J'aurais trop peur... »

A cet instant précis, le rire de Minna me revenait à l'esprit. Elle qui n'avait jamais eu peur de rien, ou qui du moins n'avait jamais dévoilé ses craintes... J'étais persuadé que son rire sincère, ici, aurait suffi à dissiper la brume.

Mais j'étais seul, et à quelques kilomètres de là notre mère était mourante à son tour. Je n'étais pourtant pas pressé. Finalement, ce lieu étrange me rappelait si bien ma chère sœur, que le quitter trop vite m'aurait donné l'impression de la perdre une seconde fois.

Faisant demi-tour, tenant fermement la poupée contre ma poitrine, j'avais marché jusqu'à rejoindre l'allée centrale avant de faire face au bâtiment.

La porte d'entrée, bien que visiblement toujours intacte, n'était pas verrouillée. La poussant du bout du pied, j'avais attendu la fin de son grincement strident pour passer le seuil. L'intérieur n'était pas aussi délabré que je me l'étais imaginé au premier abord.

Des tonnes de poussière et de toiles d'araignées recouvriraient les murs ainsi que le sol, mais mise à part la crasse environnante, l'ensemble était plutôt remarquablement bien conservé. Comme si, au fil des ans, personne n'avait osé déranger les lieux. Et j'imaginais volontiers ce qui en avait dissuadé les éventuels visiteurs...

Comme Minna me l'avait raconté, tous les meubles des précédents locataires avaient été jetés. Il ne restait plus rien dans le hall d'entrée, sinon quelques bris de verre éparpillés ça et là. Devant moi, un escalier assez modeste semblait mener au premier étage. Ne souhaitant pas m'éterniser dans cette atmosphère plus que pesante, j'en avais rapidement gravis les marches pour arriver dans un large couloir.

Sa longueur me laissait penser qu'il devait traverser le manoir d'un bout à l'autre. A ma gauche, un second escalier montait, en bien plus mauvais état que le précédent. Par précaution, je ne l'avais pas emprunté, préférant arpenter le couloir silencieux.

Ce n'était qu'en arrivant au bout que j'avais remarqué qu'une seule et unique porte était restée ouverte, parmi toutes celles qu'il comptait. A cet instant, je ne savais pas si la petite poupée pressée contre mon torse vibrait d'excitation, ou s'il s'agissait tout simplement de mes mains qui tremblaient.

A ma grande surprise, cette pièce n'était pas totalement vide. Dans un coin, près d'une fenêtre donnant sur le jardin, un drap tâché recouvrait une petite forme indéfinissable. L'atmosphère était pesante et l'air chargé de poussière me faisait presque suffoquer, n'arrangeant rien à la terreur qui crispait chacun de mes mouvements.

Sur le mur en face de moi, entre les deux fenêtres, un dessin d'enfant avait été fait, probablement à la craie. Je pouvais vaguement deviner, avec un peu d'imagination, les contours maladroits d'une petite poupée. J'avais beau fouiller dans ma mémoire, immobile dans l'entrée de la pièce, je n'arrivais à me souvenir d'aucune histoire pouvant m'en

apprendre plus sur ce dessin. Mais il était clair que je me trouvais dans une ancienne chambre d'enfant, bien que l'atmosphère en soit des plus lugubres. Je déposais délicatement les restes de la poupée sur le sol, près du dessin, ne perdant pas du regard le drap toujours immobile. En un instant, toutes les terribles histoires que Minna avait pu me raconter s'étaient imposées à moi, submergeant mon esprit. J'avais peur.

Ce manoir me terrifiait, ce chien affamé rôdant dans la brume me glaçait le dos, ces arbres aux allures d'hommes semblaient vouloir me rattraper pour me condamner à leur sort, cette fontaine souillée m'apparaissait comme un puits sans fond menant aux Enfers...

Brusquement, les murs de la pièce s'étaient déformés, se rapprochant de moi comme s'ils voulaient à leur tour me faire prisonnier des lieux. Quelque part, un volet claquait, et de l'étage me parvenaient des coups insistants. Sur le sol, la poupée me fixait toujours, et commençait à sourire. Ce sourire, je le connaissais bien. Minna l'avait souvent eu, lorsqu'elle me voyait effrayé.

Sous le drap, quelque chose semblait pivoter lentement et se tourner vers moi. Je n'avais à ce moment précis qu'une idée en tête : sortir le plus vite possible, quitter ce lieu maudit et retourner au chevet de ma mère. Néanmoins, je savais que fuir n'était pas la solution. Il y avait quelque chose sous ce drap, quelque chose qui avait été caché là.

J'avançais pas à pas vers la chose, voyant du coin de l'œil que la poupée arborait un rictus étrange et semblait vouloir ramper pour se rapprocher de moi. Un second volet s'était mis à claquer, beaucoup plus proche que le premier. Dehors, le vent s'était renforcé et projetait des feuilles mortes contre les vitres de la chambre. Au terme d'un effort considérable, mes doigts s'étaient posés sur le drap, qu'ils avaient saisi et fait tomber sur le plancher avant même que je leur en donne l'ordre.

Alors seulement, tout s'était arrêté. La poupée restait tranquillement là où je l'avais posé, son visage pâle et neutre, les murs s'étaient de nouveau figés. Seuls les volets claquaient encore, mais leur bruit était bien plus discret, plus lointain. Je comprenais finalement que rien ne s'était réellement passé. Le drap s'étendait par terre devant mes pieds, dévoilant son secret : un simple guéridon qu'il avait protégé de la poussière, et sur lequel une petite boîte était posée. A l'intérieur de celle-ci, se trouvait une lettre.

Ma mère avait finalement succombé à sa maladie sans que je puisse lui être d'une aide quelconque. Au moins, avais-je pu soulager quelque peu sa douleur, avant son dernier grand

voyage. Au bout de quelques semaines, j'avais fini par vendre notre modeste demeure. Plus rien ne me rattachait à elle désormais, et ma vie était ailleurs.

J'étais donc retourné à mes occupations, à mon activité de médecin. La perte de Minna m'avait marqué plus profondément que je ne le croyais avant mon retour dans ce village. Il m'avait fallu pénétrer par hasard dans ce manoir pour en prendre définitivement conscience. Aujourd'hui, seuls me restent mes souvenirs, tandis que j'écris ces quelques pages, mais aussi et surtout cette lettre. Elle ne m'a plus jamais quitté, et je crois pouvoir affirmer qu'il en sera toujours ainsi.

*Je savais bien que tu viendrais ici, un jour... Comme tu l'as toujours souhaité, te voici maintenant aussi courageux que moi. Tu dois avoir beaucoup de choses à me raconter !
Rentre vite à la maison, petit frère !*

Minna

Ma chère Minna...